

Sous cette impression, notre héros se dirigea vers la gare.

Nous ne l'avons pas dit, la scène se passe dans une délicieuse propriété des environs de Paris. Edouard allait à l'usine.

Il en revint avant l'heure du dîner. On ne l'attendait que le soir.

—Mais, dit-il, c'est si bon de se retrouver en famille !

En effet, l'intimité s'était si spontanément établie, qu'à la fin de cette seconde journée, en prenant congé l'un de l'autre, ils se dirent, lui : " Bonsoir, petite sœur !" elle : " Bonne nuit, monsieur mon frère !"

Quant à madame Darcey, les embrassant tour à tour, elle disait :

—Mes enfants !

Un mois se passa. Chaque matin le jeune industriel partait régulièrement pour la fabrique, où les perfectionnements dont il avait eu l'initiative réclamaient, disait-il, sa surveillance assidue ; et comme madame Darcey le complimentait un soir de cette exactitude :

—Tu m'as converti ! répondit-il, et les affaires ne me semblent plus aussi prosaïques. Diriger une grande exploitation, enrichir son pays par de nouvelles découvertes, être l'un des capitaines de l'armée du progrès, avoir pour soldats des centaines d'ouvriers qu'on moralise et qu'on aime... Mais c'est un noble emploi de la jeunesse... et qui doit peut-être lui mériter sous certain rapport, un peu plus d'indépendance...

—Où donc en veux-tu venir ? questionna la mère.

Il s'était assis auprès d'elle. Il lui prit les deux mains, et les yeux dans ses yeux, du même ton de câlinerie que lorsqu'il était enfant :

—Je pensais, dit-il, que celui-là qui double ses revenus par le travail s'affranchit du préjugé des grosses dots, et peut écouter plus librement la voix de son cœur... Toi-même, qui comptais te montrer exigeante...

—Très exigeante ! l'interrompit-elle. Mais nous reprendrons plus tard cet entretien... Voici Régine !

Le nuage qui venait de passer sur le front d'Edouard se dissipa promptement. En présence de sa sœur adoptive, quel souci n'eût-il pas oublié ! Chaque jour il découvrait en elle une grâce, un mérite, un attrait de plus, quelque nouveau trésor d'esprit et de bonté, quelque touchante raison de l'estimer et de la chérir encore davantage.

Elle lui témoignait une égale sympathie. Leurs goûts, leurs sentiments étaient les mêmes. Ils se surprenaient les mêmes pensées. Une familiarité pleine d'abandon, mille liens invisibles les captivaient, les enchaînaient l'un à l'autre.

Parfois un élan contenu, la voix un peu tremblante, les yeux plus brillants d'Edouard révélaient de sa part un trouble intérieur. Quand à Régine, rien encore ne troublait sa confiance ingénue, inaltérable sérénité.

La mère semblait heureuse de ce bonheur. Loin d'y voir un danger, elle s'y plaisait, et parfois même avec un sourire étrange.

Elle ne tarda pas à remarquer chez son fils un certain changement. Il restait plusieurs jours sans paraître à la villa. Les affaires, peut-être aussi les plaisirs, le retenaient à Paris. Il prétextait la nécessité d'un voyage en Angleterre. Au retour, son attitude n'était plus la même, surtout vis-à-vis de la demoiselle de compagnie. Il l'évitait maintenant. Il était triste.

La jeune fille s'affligea de ce refroidissement inexplicable. On put lire dans ses yeux cette pensée :

—Mais qu'a-t-il donc ?... Que lui ai-je fait ?... Il ne m'aime donc plus ?...

Un soir enfin, comme se décidant tout à coup, Edouard dit à sa mère :

—Il faut que je te parle... à toi seule... une confidence !...

Ce même sourire que nous avons déjà signalé passa sur les lèvres de madame Darcey. Elle se tourna vers Régine, et plus affectueusement encore que d'habitude :

—Laisse-nous, mon enfant !... lui dit-elle, mais ne t'éloigne pas... Je te rappellerai bientôt...

Etonnée, vaguement inquiète, la jeune fille disparut.

La mère s'adressant alors à son fils :

—Parle... je t'écoute.